

Pour recommencer à respirer

Anne-Renée Caillé

Number 312, Summer 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81529ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Caillé, A.-R. (2016). Review of [Pour recommencer à respirer]. *Liberté*, (312), 65–65.

Pour recommencer à respirer

Jean-Jacques Viton signe un livre de poésie lumineux sur les différents temps de la vie.

ANNE-RENÉE CAILLÉ

JEAN-JACQUES VITON publie de la poésie depuis 1963. *Ça recommence* est le quinzième livre qu'il fait paraître chez P.O.L depuis 1984. Outre le fait d'avoir gravité autour de plusieurs revues littéraires françaises comme *Action poétique* et *Les Cahiers du sud*, il a cofondé *Banana Split* avec la poète Liliane Giraudon, les Rencontres internationales de poésie contemporaine ainsi que les Comptoirs de la nouvelle B.S., qui met annuellement sur pied des ateliers de traduction.

Chacune des trois sections de *Ça recommence* est accompagnée d'une photographie en noir et blanc de Marc-Antoine Serra, lesquelles montrent deux cages d'appartement désaffectées puis les touches d'un piano. Si Viton propose un dizain

JEAN-JACQUES VITON
Ça recommence
P.O.L, 2014, 96 p.

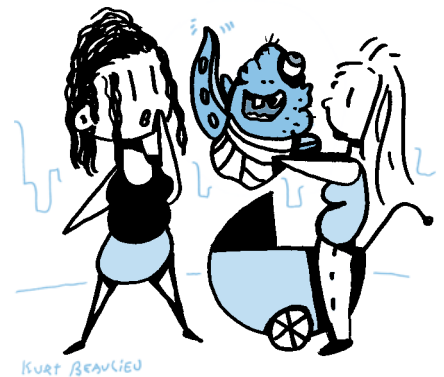
par page, la continuité entre plusieurs d'entre eux est néanmoins perceptible. Il crée des ensembles ou de courtes suites qui se terminent parfois abruptement alors qu'un commentaire métapoétique nous signifie qu'« il faut changer de ton / le rythme d'éclairage » ou bien « cherche[r] [...] les nécessaires blancs / entre situations ou scènes ». Les trois magnifiques sous-titres, « Va va va où je vais », « Le pleur des veaux dans l'abattoir » et « L'oubli rend le temps inefaçable », sont des prélèvements du texte, comme si le poète signifiait avec ce procédé d'insistance qu'il faut puiser plus profondément dans tel vers, tel syntagme, telle pensée. Le fait que les lignes des poèmes soient sans majuscule ni ponctuation, souvent pourvues de courts blancs, force à refaire les liaisons entre les mots ou groupes de mots qui vont syntaxiquement ensemble, un exercice toujours stimulant d'un point de vue sémantique et rythmique.

D'entrée de jeu, le poète traduit un état d'immobilisme sous la figure d'un ange à l'« expression d'attente » qui observe une femme (sa bien-aimée?), qu'il ira caresser, sorte de visite d'outre-tombe qui suppose le rêve d'une union du « haut et bas ensemble ». Le poète y greffe pourtant cette image d'un couple à tout jamais statique : « il pense au couple / retrouvé nu effondré dans la cendre / l'homme en travers de la femme / la tête sous son bras à elle et contre son flanc / ensevelis ensemble dans une stupéfaction grise ». À la lumière de cette scène, nous comprenons que les états d'attente et de stagnation (« l'heure c'est l'heure / avant c'est pas l'heure / après c'est plus l'heure / la femme chaque jour dans la rue / debout à l'entrée de sa mai-

son le sait / [...] elle attend / c'est l'attitude de ce qui attend tout le jour ») alternent avec des déplacements, par le corps, la mémoire et le rêve, rendant possibles des rencontres et introspections qui stimulent et déploient le poème. Ce n'est pas seulement dans « Va va va où je vais » que le poète demande où aller, fait des « allers-retours » et *recommence*. Regarder couler du sable entre les doigts pourrait être un geste serein, mais chez Viton, il semble que ce soit l'« avancée », même « maladroite », qui constitue le vrai antidote. Si le recommencement peut être sans contredit du côté de l'immobilisme – on rencontre en effet une bonne dose de malheurs accablants et de mauvais sorts persistants dans « Le pleur des veaux dans l'abattoir », comme cette maison qui « flambe » pour la troisième fois –, il ne faut pas dénier à la reprise l'acharnement qui se situe en amont : « on saute et on ressaute / on tombe et on retombe » et sa force

variationnelle : « la répétition est l'enchantement de la parole / redire presque exactement prépare à être enchanté ».

Le sentiment de lourdeur qui accompagne l'idée que « ça recommence » « dans 195 pays » sans arrêt, que tous les hommes doivent mourir (« *valar morghulis* »), est dépassé par la lumière et le renouveau qui culminent avec sobriété dans la dernière partie, composée d'un court ensemble de trois poèmes. Le registre change; les réminiscences qui relèvent de la figure du père apparaissent presque en bloc, spontanées : « mes morts les miens ne repoussent nulle part / mon père me manque beaucoup comment dire / autrement une simple photo de son visage le / transporte en entier à travers toute ma vie c'est / émouvant fantastique important et navrant / les lieux de ses apparitions sont divers ». Ainsi en fin de parcours, les remontées de ces souvenirs intimes permettent de trouver le moment opportun pour clore le livre, mais ce n'est pas tout : le poète dans les dernières lignes, après une très belle description de



— Tu dirais pas ça si c'était le tien.

l'horizon, qu'on pourrait croire vide, semble avoir trouvé un espace disponible. Ce sont « l'avancée [...] sans bordure » et le dégagement complet des voies, diamétralement opposés à la symbolique récurrente de ces « eaux » « verdâtres », « bleuâtres », « sanglantes », pourries ou boueuses qui ne laissent rien voir et étouffent. Le nouvel espace qui apparaît autorise enfin non pas la parole – elle a déjà pris sa place pendant quatre-vingts pages –, non pas le silence, quoi qu'on s'en rapproche, mais la respiration. C'est sur une respiration apaisante que se clôt ce livre sur le recommencement. On recommence toujours à respirer, sauf une seule fois. **L**